

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 7 (1904)
Heft: 6

Artikel: Pensées
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-253719>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

pondent, au contraire, dans un ordre inverse, à la progression des salaires signalés plus haut.

Pour ne considérer que le cours des blés, l'élément le plus important de la production agricole, le prix moyen de l'hectolitre est tombé au point de justifier le découragement qui s'est emparé du paysan. Surtout si l'on considère qu'il a dû subir l'augmentation de la main-d'œuvre employée, qu'il a dû faire l'achat d'engrais chimiques et d'un outillage perfectionné, et que, d'autre part, il se trouve atteint, entraîné plus ou moins par les exigences progressives de la vie moderne.

Sans incriminer ces agents de progrès que sont les chemins de fer, les postes et les télégraphes, agents dont le rayonnement a en quelque sorte supprimé les distances, on peut dire qu'ils ont brisé les barrières de l'inconnu, en deçà desquelles se confinait la force d'inertie du paysan.

Combien sont entraînés par le mirage de la fortune qui leur apparaît facile et rapide au moyen d'un commerce présumé lucratif ou au moyen d'une chance quelconque, indéterminée et que l'on espère découvrir ! Trop souvent l'on prend pour base des exemples qui ne sont guère que des exceptions, et d'avance on s'en applique tout le bénéfice ; et, bientôt, l'éventualité seule devient une obsession et prend toute la puissance d'un fait acquis... en perspective !

Le découragement des agriculteurs vient aussi de ce qu'ils sont pour l'Etat la séculaire vache à lait de plus en plus exploitée, jusqu'à épuisement. Car ils paient l'impôt sur la propriété rurale d'une manière souvent disproportionnée avec leurs ressources.

Aux causes d'entraînement vers les villes, il y a lieu de rattacher encore celles qui suivent :

L'énorme déplacement des contingents militaires modernes. Pour la plupart des appelés, c'est là le premier pas franchi hors du foyer rural, le premier contact qui dépayse et désagrège le fils de la terre ; ce sont les premières séductions entrevues d'une Capoue jugée trop accessible. C'est souvent aussi le détachement du travail rural, jugé trop rude par comparaison, ou, en certains cas, l'abandon réfléchi d'une situation précaire ou vague et encore indéterminée, abandon décidé par l'absence accidentelle.

La multiplication du fonctionnarisme, des travaux publics et des grandes entreprises, parmi lesquelles les chemins de fer, prennent une place si considérable comme emploi de personnel.

L'indifférence ordinaire des mandataires du peuple pour les intérêts ruraux. Candidats ou représentants sont trop enclins à escompter les suffrages des foules urbaines ou des agglomérations ouvrières et à flatter leurs tendances. Sachant le paysan moins accessible aux excitations de l'esprit de parti, le sachant plus patient, ils lassent cette patience dont ils abusent.

La disparition de la petite industrie rurale ou mixte, coïncidant avec l'extension de la grande industrie de plus en plus groupée dans les centres spéciaux, centralisation favorisée surtout par l'emploi des moteurs à vapeur, entraînant la désuétude des cours d'eau et des petits ateliers ruraux.

La propagation des machines agricoles perfectionnées, tendant à l'accaparement de la propriété tant que l'emploi de ces machines ne sera pas généralisé au profit des petits cultivateurs groupés ou syndiqués.

L'absence ou l'insuffisance, à la campagne, d'institutions corporatives, d'assistance et de secours mu-

tuels, on ne songe guère au paysan quand on crée les institutions et les mesures de prévoyance qui assurent à l'ouvrier industriel, aussi bien qu'au fonctionnaire et à l'employé, la sécurité de la vieillesse.

Le défaut d'instruction agricole en vue de rechercher et d'appliquer judicieusement les meilleurs procédés d'exploitation.

L'incommutabilité des programmes de l'instruction publique, imposant un enseignement uniforme, qui souvent au lieu de perfectionner et de fortifier le sujet dans sa carrière naturelle, l'en fait dévier par des notions inappropriées, ou relativement contradictoires, en ce qu'elles développent plutôt des aspirations étrangères.

L'ambition des familles plus aisées, dont le rêve est souvent de créer plus grand que soi, de s'élever au-dessus de ses concitoyens, en poussant l'enfant hors de ce que l'on appelle « l'esclavage de la terre » et vers un esclavage plus certain et plus compliqué sans doute, vers un avenir souvent chimérique et plein de difficultés.

Le luxe, le goût de la mode et de l'élégance, qui, chez la jeune villageoise est de plus en plus copié sur la ville et s'amplifie d'une véritable aversion du travail des champs et de la ferme. La jeune fille mercenaire fuit les travaux de la culture et recherche le service non moins mercenaire de la ville, qui, pour elle, a l'avantage de la soustraire au contact de la glèbe, tandis que la fille du propriétaire elle-même, visant plus haut, jalouse l'élégante de la cité. La jeune villageoise n'aime la terre ni pour elle-même ni pour l'époux rêvé. Son rêve c'est, suivant sa fortune ou son ambition, le mari employé, fonctionnaire, bureaucrate ou même ouvrier, une situation qui, si modeste fût-elle, la séduit par l'appât d'un gain régulier, sans sa participation au travail, limitant sa coopération aux seuls soins de l'intérieur... et encore !

Enfin, résumons ce qui a déjà été exprimé précédemment : la monotonie de la vie rurale, opposée à l'attrait qu'exercent les villes par les plaisirs qu'elles offrent trop visiblement et par les facilités d'existence qu'elles semblent promettre ; le spectacle de gens bien mis, que l'on juge heureux sur les apparences et que l'on envie ; le mirage de relations et de fortune flattant l'ambition ; une multitude d'avantages apparents ou réels, agréments gratuits ou onéreux dont on se dissimule les contre-parties.

Achille MAGNIER.

PENSÉES

Les favoris du ciel meurent en pleine aurore.
Dieu cueille ses élus dans leurs fraîches années...

LAPRABE.

* * *
Non, ce monde n'est pas
Notre patrie,
La joie est ici-bas
Trop tôt flétrie.
C'est la terre des pleurs,
Des chutes, des douleurs.
Elle doit être ailleurs
Notre patrie !

* * *
Les aumônes que Jésus-Christ loue, ce sont celles où l'on prend sur soi, car de telles aumônes sont les seules qui méritent le nom de sacrifice.

* * *
L'amitié est la perfection de la charité.